

QUEL DISCOURS AVOIR DANS UNE SITUATION D'INCERTITUDE ?

Jocelyn Raude

*Maître de conférences à l'École des Hautes Etudes en Santé Publique, Rennes, Sorbonne Paris Cité ;
Professeur invité à l'École de Santé Publique de l'Université de Montréal.*

Le monde de la toxicologie alimentaire – et plus généralement celui de la sécurité sanitaire – est confronté de manière croissante à un paradoxe de la modernité qui tient en la coexistence de deux phénomènes apparemment contradictoires depuis quelques décennies. Il s'agit, d'une part, de l'amélioration continue et incontestable de l'état de santé des populations, si l'on en croit les données épidémiologiques ou démographiques disponibles, et d'autre part d'une inquiétude de plus en plus manifeste dans nos sociétés par rapport aux risques potentiels liés à l'alimentation « moderne ». Les données des enquêtes récentes montrent en effet qu'une majorité de nos citoyens considèrent que « les risques pour la santé sont aujourd'hui beaucoup plus élevés qu'ils ne l'étaient par le passé ». D'une manière générale, cette représentation dominante du monde a été attribuée à ce que Dan Kahan a appelé la « tragédie du sens commun » : les jugements populaires vis-à-vis des risques seraient affectés dans une large mesure par des déficits d'information scientifique, un innumérisme généralisé¹, un manque de culture critique, un recours systématique aux heuristiques cognitives², ainsi que la persistance de théories toxicologiques naïves dans nos sociétés contemporaines. Ces phénomènes de rationalité individuelle limitée sont aujourd'hui bien documentés dans la littérature et peuvent sans aucun doute contribuer à l'explication de ce paradoxe. Néanmoins, ils ne permettent pas de comprendre la distribution sociologique de la sensibilité au risque alimentaire. En effet, les adeptes de l'alimentation biologique ou les opposants à l'utilisation de la chimie de synthèse en agriculture ou dans la cosmétique ne sont pas majoritairement issus des milieux populaires mais des « élites » sociales, c'est-à-dire parmi les acteurs et les groupes sociaux les plus éduqués, les plus informés, et les plus cultivés. En d'autres termes, on observe aujourd'hui une corrélation positive – et non pas négative comme on aurait pu le penser a priori – entre le niveau d'étude et la peur de l'intoxication.

Ce paradoxe peut néanmoins être dépassé si l'on prend en compte le fait que nous vivons – comme le souligne de nombreux sociologues – dans un monde de moins en moins risqué mais de plus en plus incertain. L'analyse du risque toxicologique a en effet été radicalement transformée ces dernières années par le développement d'instruments et de méthodes de mesure toujours plus sophistiqués. Ces évolutions technologiques ont rendus les « organes sensoriels » de la science infiniment plus sensibles et plus perméables aux signaux faibles qu'ils ne l'étaient auparavant. Par ailleurs, la compétition exacerbée entre les équipes et les acteurs scientifiques pour l'accès à des ressources matérielles (budgets, contrats de recherche) ou immatérielles (notoriété, influence, reconnaissance) limitées facilite l'émergence de discours et d'experts dissidents généralement alarmistes, comme l'a rappelée récemment « l'affaire » Séralini, ou au contraire excessivement sceptiques. Dans ces conditions, la fiabilité de données scientifiques publiées et plus encore de leurs interprétations, est sujette à discussion, compte tenu du fait que les effets épidémiologiques ou toxicologiques observés sont de plus en plus faibles, rendant les attributions causales de plus en plus complexes et incertaines. Ce contexte d'incertitude sanitaire croissant favorise la multiplication des alertes et des avertissements, lesquels sont largement relayés sinon amplifiés par les grands médias et les réseaux électroniques, et ce d'autant plus facilement que l'indépendance ou l'intégrité intellectuelle des gestionnaires du risque peut être remise en cause. Il facilite la diffusion chez nos concitoyens de la représentation d'un environnement et d'une alimentation « toxique » et « cancérigène ». Ainsi, comme l'avait relevé Paul Slovic aux Etats-Unis dès les années 80 la méfiance et la suspicion sont structurellement consubstantielles de la démocratisation sanitaire des sociétés développées. Il convient donc de considérer davantage les attitudes de la population dans la perspective d'une rationalité située que de celle d'une rationalité limitée.

Dans ce contexte, les discours qui consistent principalement à ironiser ou à dénoncer l'inculture scientifique populaire ne peuvent que s'avérer contre-productifs dans la mesure où ils renforcent la perception par la population d'un syndrome d'arrogance technoscientifique mis en évidence dans un certain nombre d'affaires récentes (comme celles du sang contaminé, de l'ESB, ou du Médiator). De notre point de vue, la seule stratégie de communication qui vaille sur le long terme viserait à déconstruire, à contextualiser et à historiciser de manière systématique les travaux d'identification et d'estimation des risques potentiels ou émergents qui peuvent donner lieu à des résultats de recherche inédits. Ainsi, les questionnements et les réflexes qu'il faudrait encourager – au moins chez les leaders d'opinion – sont sans doute les suivants : en quoi une étude toxicologique ou épidémiologique donnée est-elle innovante par rapport aux études sur les-

1 Méconnaissance des principes de base des statistiques et des probabilités.

2 Mécanismes ou outils de simplification mentale innés ou acquis permettant à l'esprit humain de traiter un grand nombre d'informations dans les processus de formation du jugement ou de prise de décisions.

quelles repose l'état actuel de la connaissance ? Quels sont les forces et les faiblesses des protocoles utilisés par rapport aux précédents ? Quels sont les proportions d'individus véritablement concernées par les effets mis en évidence ? Comment ces études sont-elles financées ? Pour développer le sens critique d'une partie de nos concitoyens, on pourrait également imaginer que des introductions à l'épistémologie et à la sociologie des sciences soient dispensées en France dans toutes les formations médicales, technologiques ou scientifiques supérieures, comme c'est le cas dans la plupart des établissements canadiens. En conclusion, il s'agit ici d'éviter les deux écueils cognitifs déjà dénoncés par Poincaré au tournant du siècle : douter de tout ou tout croire, inconditionnellement !

Références

1. *Gérald Bronner, La démocratie des crédules, Presses Universitaires de France, 2013.*
2. *Pierre Darmon, Le mythe de la civilisation cancérigène, Communications, 1993, 57, pp. 71-86.*
3. *Slovic Paul. Trust, emotion, sex, politics, and science: surveying the risk assessment battlefield. Risk Analysis. 1999, 19(4), pp. 689-701.*